

## Extrait : l'inconnue du laveoir – Dan Léonard

Comme tous les soirs, depuis des mois, **IL** s'en va, satisfait de tout ce qu'**IL** m'a fait subir. Mais, cette fois, **IL** a oublié de fermer ma prison. Je n'entends plus rien... Sur la pointe des pieds, je pousse le lourd panneau fait de métal et de bois. Je suis faible. C'est très difficile.

Les pistons s'ouvrent dans un grincement horrible. La trappe s'élève doucement dans un long bâillement sinistre. Je ne peux que me glisser péniblement dans l'ouverture et sortir ainsi de ma geôle souterraine car je manque de hauteur.

À l'aide de l'échelle, je monte dans ce qu'il me semble être une grange. Cet escabeau salvateur dont **IL** se sert pour venir me rejoindre. Il ne me reste plus qu'à forcer la double porte en bois et je serai dehors, enfin !

Je cherche. Je dois trouver quelque chose pour faire sauter le verrou extérieur. Là, dans un coin, je repère une barre de fer. Je l'empoigne, la place entre le bois de soutien et l'armature arrière du verrou, et je pèse de tout mon poids. Le fermoir saute et la grange s'entrouvre. Je suis dehors ! Il fait très noir. Malgré l'apparente douceur de la température nocturne, je frissonne. Je ne comprends pas pourquoi.

D'abord m'enfuir, courir. Aussitôt, après quelques mètres, je tombe dans un énorme trou caché par la noirceur de la nuit. Je m'en extirpe difficilement, glisse sur les feuilles humides, rechute, m'agrippe à nouveau aux racines et remonte. J'ai mal au dos, la chute a été lourde. Alors que j'arrive tout près du bord, je glisse et retombe. Essayer, encore tenter. Je me tiens à ce que je peux, me campe sur mes jambes pourtant faibles. Je suis quasi sortie, j'ai réussi.

Je marche ensuite un long moment dans un bois, en évitant les chemins et sentiers pour être certaine de ne croiser personne. Je dois me cacher, dormir. Je suis épuisée. En position fœtale au pied d'un énorme chêne, je m'endors, assommée par ma faiblesse.

Je me réveille au beau milieu de la nuit. La noirceur est horrible, rythmée par le froissement permanent des feuilles, surmontée de craquements sinistres. L'angoisse gagne son combat contre la fatigue. Suis-je vraiment en sécurité dans cette forêt ?

Vient ensuite le matin, encore un matin glauque, incertain. Malgré ma volonté de ne marcher que la nuit, je ne peux rester ici. Où aller ? Avancer sans rien reconnaître ni comprendre de mon histoire. Je marche en titubant, à travers d'infranchissables épineux. Mes pieds nus et écorchés me font souffrir, tout comme mes jambes meurtries et le reste de mon corps. Qu'est-ce que je fais là ? Je ne le sais pas. Tout ce dont je suis certaine, c'est qu'il me faut encore fuir, plus loin, plus longtemps.

À l'orée du bois, un champ apparaît. Je ne me souviens plus quand j'ai pu effleurer la

fraîcheur de l'herbe. Je me baisse, torturée par d'atroces douleurs, et je passe la paume de ma main sur ce doux tapis vert. La fine rosée humidifie ma peau, et aussitôt je porte mes doigts sur mes lèvres crevassées, comme par réflexe. Je meurs de soif ! Je lèche l'herbe tel un animal.

Au bout du pré, un obstacle ! Une clôture faite de barbelés. Je dois remonter bien loin dans mes maigres souvenirs pour m'en remémorer l'aspect. J'en ai déjà vu, j'en suis certaine, mais où et quand ? Je m'agrippe à un poteau, place un pied sur le premier fil métallique et enjambe le plus haut. Ils plient sous mon poids. Mon pied glisse, je tombe. Une vive douleur me transperce la jambe. Je gémis, soulève un pan de ma fripe et constate une profonde entaille dans la cuisse. Je saigne abondamment. Je me mets à hurler.

Je comprime fortement la plaie, dans un réflexe primaire de survie, empêchant mon sang de sortir de mon corps. Je déchire une bande du tissu de ma robe. J'entoure ma cuisse de ce bandeau improvisé en le serrant très fort. La douleur est fulgurante. Je perds connaissance.

Retenant mes esprits, je me rends compte de ma vulnérabilité, là, au beau milieu de ces prés. Me remettre debout est vital pour ma survie.

Dans d'affreuses souffrances, je titube. Le sang coule encore le long de ma jambe malgré le pansement de fortune. Cependant, j'avance, déterminée à me trouver un abri jusqu'au soir. Je me sens plus en sécurité la nuit. Un éclair trouble mon esprit, je me souviens de **LUI**, de son odeur, de ses cris et de ses coups. Je traverse rapidement une route pour m'enfoncer dans le bois. J'ai peur.

À une centaine de mètres, j'aperçois un petit bâtiment en béton et, après quelques minutes d'une pénible marche, j'y pénètre, craintive. Drôle de bâtisse. Une porte en plexiglas en protège l'accès. Je tente l'ouverture. Elle n'est pas fermée.

À l'intérieur, je peux à peine distinguer de longues tables et des chaises. Un poêle à bois éteint se trouve contre le mur de droite. Le sol est jonché de paille comme dans ma prison. J'en rassemble un petit tas, me couche dessus et m'endors aussitôt, épuisée.

Mon sommeil est peuplé de cauchemars mêlés à d'intenses douleurs. Je me réveille en sursaut. Je me sens encore faible et ma vision se trouble. Ma jambe, brunie de sang séché, me fait souffrir.

Finalement, le garrot improvisé a bien fonctionné : la plaie ne saigne plus. J'entends des voitures toutes proches de moi. La route n'est pas loin. Je regarde par la fenêtre. Mon irrésistible envie d'appeler de l'aide est vaincue pas la peur que ce soit le monstre qui s'arrête.

Le soir est tombé. Toujours cette soif et cette faim qui me tenaillent. Il me faut repartir, mais où ? Je prends un chemin et, au bout de celui-ci, une route que j'emprunte. Le revêtement de celle-ci est fait de pierres noires tranchantes, qui me lacèrent la plante des pieds. Je passe

derrière ce qui me semble une usine. Impossible pour moi de ne pas sentir une forte odeur de bois brûlé. Je ne peux également y trouver un abri sommaire, car une grande clôture m'en empêche. Il fait chaud près de cette usine. Je me couche le long de la clôture, car je n'ai plus de forces. Je m'y endors rapidement. Peu de temps après, je me remets en route. Fuir, toujours fuir.

Soudain, des éclats lumineux dans le ciel percent la noirceur de la nuit, tandis que des ronronnements, tantôt forts, tantôt plus faibles, troublient le silence.

Je débouche alors sur une route éclairée et décide de la suivre pour trouver de l'aide. *Les êtres humains ne sont peut-être pas tous mauvais*, me dis-je. Levant les yeux, j'aperçois des maisons en pierres grises. Je ne sais pas où je suis. Je ne connais pas ce type de bâtie. Je me souviens de certaines demeures, mais celles-ci étaient principalement en crépi beige. Je descends la rue. Un peu plus loin, l'horreur ! Une forme humaine avance vers moi.